

## I

### LE PANTIN

Il regarde par la fenêtre l'espace d'une seconde, s'autorisant un bref instant de répit. Un court moment avant que la beuglante du groupe l'interpelle encore une fois pour rien. « Et ça ? Cette montagne là, comment elle s'appelle ? ». Mais qu'est-ce que ça peut bien lui foutre, elle aura oublié dans deux minutes de toute façon. Et lui il est pas guide, il est serveur. Alors c'est sûr, la couleur de peau ça fait autochtone mais il est pas censé connaître le nom du moindre petit bout de caillou qui s'élève un poil plus haut que les autres, et qui a donc eu la chance d'être baptisé par une vieille saloperie de conquistador il y a plus de quatre siècles.

Le train n'est pas un moyen de transport comme un autre ici et il le sait mieux que personne depuis le temps. La route. Ça c'est le calvaire des pauvres. Lui, ça fait vingt-deux longues années qu'il file sur rails. Depuis la création en fait. Depuis le début. Une suée qui perle sur sa tempe. Il est là depuis le début de ce cirque.

Le cirque du train de touristes. Aucunement destiné à la population locale, il ne sert qu'à les amener en masse vers la baie de San Fernando. « Cette satanée baie... » se répète-t-il souvent.

Deux cent...presque trois cent à l'heure... On ne devrait pas tarder à atteindre la pointe. Vivement. Que ça passe le plus vite possible. Il faut que ça passe vite. Que tous ces gens disparaissent de sa vue. Tous ces inconnus juste devant lui, juste sous son nez... presque à portée de main... Des visages d'anges et de démons qui se mélangent.

Tous ces regards indifférents, tous les jours, ces gens abrutis par tant de beauté qui défile à trois cent à l'heure par les vitres du train, hurlant à tout va et photographiant n'importe quoi, quand ils n'ont pas les yeux jalousement rivés sur les repas servis avant le leur et inspectant de loin la triste pitance sous plastique, dans l'espoir d'y apercevoir quelque chose de comestible. Parce que sinon...

Des empotés du voyage qui se laissent bercer parce que, quand même, ils les ont bien méritées leurs vacances ! Habitué qu'ils sont à toujours se faire servir, à se plaindre tout le temps et pour rien, surtout pour rien...à lorgner le voisin pour s'assurer qu'ils ont bien droit aux mêmes privilèges, tout en espérant avoir davantage...ah si seulement il pouvait en isoler un dans le coin juste là, peut-être qu'il pourrait...

Non. Non non il ne leur fera rien. Pas maintenant, pas ici. Oh non, certainement pas maintenant. Peut-être même jamais. Sans doute jamais. Il ne sait pas quoi penser. Pourquoi aujourd'hui ? Pourquoi ça déborde d'un coup comme ça ? Non. Il doit juste s'interdire de penser à tout ça. Faire son travail, correctement. Poli, courtois, garder le sourire en bandoulière...et être patient. C'est ça : il doit surtout rester patient.

Le regard vide malgré la détermination dans ses yeux -un paradoxe parmi tant d'autres des expressions multiples qu'offre son visage-, il se met à serrer plus fort encore les poignées du plateau roulant en entamant la traversée du wagon. Une façon, selon lui, de se donner du courage et de puiser dans les quelques ressources de compréhension humaine qui lui restent. Pas assez néanmoins pour réussir à évacuer instantanément la crispation qui le domine. Encore quelques secondes de ce visage fermé et sec, puis il redevient ce joyeux robot bien discipliné.

Insoupçonnable. Alors que son malaise grandit à chaque fois qu'il ouvre la bouche, se détestant davantage. Insoupçonnable, ce ras-le-bol qui monte sans cesse, où chaque trajet est plus dur que le précédent, et sans nul doute moins que le prochain. Où chaque individu qui monte dans ce fichu wagon devient presque malgré lui la promesse d'une douleur morale à venir. Où il crève chaque jour

un peu plus de se résigner à laisser tout ça continuer. Continuer son devoir et faire bonne figure. « Il le faut...si, il le faut », se martèle-t-il plus de cinquante fois par jour. Parce qu'il se doit d'y croire encore à ce maudit devoir du travail bien fait. Rien de cette exaspération ne doit transparaître. Et par l'indifférence propre à tous ces passagers, nul doute qu'il n'a probablement pas autant d'efforts à fournir que ceux, terribles, qu'il s'impose et qui le rongent. Lire en eux le sentiment d'exaspération d'une attente toujours trop longue est en train de devenir pour lui un véritable supplice. Serrer le chariot plus fort alors.

\*\*\*

La ruelle n'est pas très sombre. Pas très étroite non plus. Ils sont juste devant lui, à quelques mètres seulement...il les regarde se tenir par la main.

Dans le train ils n'étaient pas plus énervants que d'autres...ils ont simplement pris une mauvaise route comme il y en a tant. Il ne les a pas choisis, tout ça n'est dû qu'au hasard. Lui ne cherche qu'à évacuer ce qui compresse son ventre sans trop savoir ce que c'est...il n'est même pas sûr qu'ils méritent ce qui va leur arriver. Tout ce dont il est sûr, c'est qu'il n'aura aucun remord, aucun regret. Absolument aucuns.

Il sert les poings. Le même courage que dans l'allée du train.

L'homme se débat. Et puis à force de jeter régulièrement des coups d'œil à sa copine étendue par terre, le visage qui baigne dans une flaque de sang grandissante, il commence à réaliser ce qui leur arrive et son instinct de survie se fragilise. Son attention de plus en plus fixée sur le pavé devenu rouge, l'effet de surprise du traquenard ajouté à cette vision d'horreur... De l'incompréhension dans chaque regard... De la peur aussi, évidemment, mais surtout de l'incompréhension. Tout ce désarroi face à autant de détermination et de calme dans les yeux de l'adversaire... Ces deux jeunes gens n'avaient pas la moindre chance d'en réchapper.

Des australiens. C'est ce qu'indiquent leurs passeports. Ils ont fait plusieurs pays du continent sans se douter qu'ils seraient enterrés à San Fernando. Pas les premiers à y crever pour rien, et certainement pas les derniers. Sans savoir pourquoi un inconnu s'est déchaîné sur eux. Mauvais endroit, mauvais moment, mauvais type. Mauvais moment.

Il ne touche pas aux corps, laissés tels qu'exécutés au beau milieu de la ruelle. Il les observe un instant d'un air satisfait, puis réalise soudainement que tout ce qu'il veut à présent, c'est rentrer à la maison. Il jette alors dans une poubelle proche tout ce qui, selon lui, pourrait le compromettre et se met en marche, préjugant ainsi de la fainéantise notoire propre à la police de la ville.

\*\*\*

Quand il pénètre dans la maison, tout est silencieux. Il nettoie délicatement le couteau qu'il a pris dans le train et le range ensuite au milieu des autres dans la cuisine. Puis il s'assoit sur son canapé dans le noir et se demande à voix haute pourquoi ils ne l'ont pas vu venir, comment se fait-il qu'ils ne l'aient pas vu venir... Ils ont dû se dire qu'en l'ignorant il ne leur ferait rien. Et ça l'a énervé encore plus ça, qu'on l'ignore encore. Mais c'est fini tout ça, plus personne ne l'ignorera. Puis il s'endort en souriant, apaisé.